

L'île des anamorphoses

version de Sabrina Daniel-Calonne

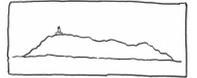
Pour tenir la distance, qui n'était pourtant pas si longue, une boucle de 10 km, j'avais pris pour habitude de m'atteler mentalement à la résolution de problèmes qui me préoccupaient. Je ne les sélectionnais pas, ils s'imposaient d'eux-mêmes puisque, précisément, ils occupaient mon esprit. Ils surgissaient de façon régulière et impromptue à la façon d'un tissu rouge dans le tambour d'une machine à laver emplies de linge blanc, dont on aurait aucun moyen de déverrouiller la porte après s'être aperçu de son erreur, constatant, impuissant, combien la mousse s'épanouissait dans l'eau désormais rosâtre brassée par la rotation de la cuve.

Le « Borges Projet » de Jean-Philippe Toussaint était l'un d'entre eux. Il surgit ce matin-là à l'amorce du deuxième kilomètre, lorsque le corps, comprenant l'effort que l'on attend effectivement de lui, rechigne et tente par diverses manœuvres physiques (un essoufflement, une douleur musculaire, abdominale) ou psychiques (une accentuation des sensations désagréables et une altération de notre capacité à se projeter mentalement dans le bénéfice de l'action) de le remettre en cause.

En avril dernier ayant achevé la lecture de *M.M.M.M.*, j'avais eu envie d'exprimer mon enthousiasme à l'auteur. Je n'avais pas d'arrière-pensée en écrivant à Jean-Philippe Toussaint, si ce n'est celle d'obtenir des renseignements sur d'éventuels ateliers d'écriture qu'il pouvait mettre en place, pour – quoi au juste – enrichir mon approche de la fiction et du réel, affuter le ton de mes récits, qui pouvaient s'apparenter à ce qu'on appelait désormais l'autofiction, un récit mêlant imagination et autobiographie.

Je ne m'attendais pas à sa réponse, qui m'enjoignait à produire ma version des faits – et quels faits : le contenu ou le destin d'une nouvelle apparemment disparue de Borges, « L'île des anamorphoses », dans lequel l'écrivain, lui-même « disparu », et que Toussaint évoquait dans *M.M.M.M.*, était susceptible d'avoir inventé la troisième personne en littérature avant de se résigner à écrire à nouveau à la première personne.

Ma première idée – j'en fus effrayée – fut d'écrire en réponse une nouvelle qui débiterait par la découverte du corps de Jean-Philippe Toussaint dans la maison de maître d'un airial landais, puisque je vivais dans les Landes, et qu'il m'avait enjoint à



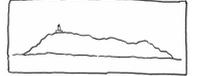
donner mon point de vue depuis les Landes, sans y prendre particulièrement attention sans doute, mais sa réponse s'apparentait à un énoncé dans lequel chaque mot comptait, un énoncé qui me replongeait dans le souvenir net et la sensation précise (la lumière oblique pénétrant par la partie supérieure des hautes fenêtres, les froissements de trousse et de papier, le cliquetis des stylos...) de mes classes de français et de philosophie de première et de terminale – pourtant c'était plus sûrement sur les bancs d'amphithéâtres à l'université que j'avais pour la première fois rencontré Borges.

« Borges », « anamorphose », « apocryphe », « solipsisme », « destin », « version », les mots de l'énoncé de Jean-Philippe Toussaint m'échappaient aujourd'hui totalement, et il m'était plus insupportable encore de prendre conscience de cette régression intellectuelle que de me sentir à nouveau à la place de l'élève – n'était-ce pas ce que j'étais venue chercher en écrivant à Jean-Philippe Toussaint pourtant ?

Je projetais de m'atteler à la lecture de toutes les nouvelles sélectionnées et publiées sur le site Internet du *Borges Projet* pour dénicher un coupable possible au meurtre que j'allais inventer, ou peut-être l'assumerai-je totalement : cette impuissance que je ressentais à traiter le sujet pouvait faire de moi un suspect valable.

Fictions et le *Livre de sable* trônaient dans ma bibliothèque d'étudiante chez mes parents. Pourtant, je n'avais aucun souvenir ni de l'un ni de l'autre, si ce n'est celui de n'être jamais parvenue à les achever et à les assimiler. Il était notable que j'eusse vécu dix mois en Argentine à peine deux ans après l'étude imposée de ces ouvrages, sans jamais croiser la route de Borges et avoir à regretter la lecture de ces deux œuvres, ni sans ressentir le désir de m'y confronter à nouveau avec le bénéfice d'une maturité supérieure.

Qu'est-ce que Jean-Philippe Toussaint avait pu trouver chez Borges que je n'étais jamais allée chercher, au point d'y consacrer un « projet » ? Jean-Philippe Toussaint avait-il investigué toute l'œuvre de Jorge Luis Borges, y compris ses correspondances et ses publications, pour affirmer que « L'île des anamorphoses » avait existé et disparu ? S'en remettait-il à l'autorité d'un autre auteur ? Jean-Philippe Toussaint avait-il, à la faveur d'une parfaite maîtrise de l'essence borgésienne – comment définir l'adjectif borgésien ? –, déduit que cette nouvelle aurait pu exister, voire qu'elle aurait dû exister ? Jean-Philippe Toussaint – était-il borgésien ? – ne la créait-il pas sciemment, de sa propre autorité, à travers son œuvre et son « projet » ? Ne prétendait-il pas



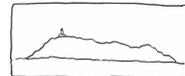
synthétiser voire syncrétiser la pensée de Borges par la formalisation de cette hypothétique nouvelle, perpétuant une de ces vertigineuses mises en abîme presque ésotériques – un trou noir –, dont Borges était spécialiste ?

Je me rendais à la bibliothèque de mon village pour – mais que voulais-je au fond ? – emprunter *Fictions* ou le *Livre de sable* ou l'intégrale de Borges – et qu'en aurais-je fait, il aurait fallu une vie d'études, probablement, pour prétendre affirmer quoi que ce soit ? Le fonds, modeste, ne pouvait me proposer que *L'Auteur et autres textes*, ce qui me parut finalement fort à propos. J'en profitais pour réemprunter la *Vérité sur Marie* et relire dans son contexte la citation de « L'île des anamorphoses » par Jean-Philippe Toussaint.

Les pages 167 et 168 de *La Vérité sur Marie* étaient une leçon d'écriture d'une grande justesse, des mots mis sur une expérience maintes fois vécue dès lors que je prenais le temps de me regarder écrire, de me penser écrire ou récemment encore de justifier mon écriture. Il était plausible que Toussaint soit l'auteur sinon le rêveur de « L'île des anamorphoses », manipulant le réel et la vision du réel, son œuvre et celle de Borges à la fois, pour faire apparaître l'une dans l'autre et vice-versa, parachevant la démonstration de la puissance et de l'impuissance de l'auteur.

Au quatrième kilomètre, je reconnus sur la droite ce bois en tout point semblable à celui du septième kilomètre qui ne manquait pas de me procurer une forme de joie et d'enthousiasme suivie d'une déception et d'un découragement accru, lorsque je prenais conscience de ma méprise. Mon corps malgré tout s'était à ce point du parcours résigné à l'effort, sans doute sécrétais-je de l'endorphine, de « grands » sportifs me riraient probablement au nez – de l'endorphine pour quatre kilomètres ? Il me semblait que Toussaint aussi me riait au nez, que cherchait-il au fond en faisant produire par des auteurs dont il ne savait rien des textes sur une affabulation, est-ce que nous étions en train de produire les nouvelles apocryphes de Jean-Philippe Toussaint, de contribuer à le rendre immortel et insaisissable tandis que nous nous dissolvions dans sa propre pensée ?

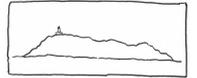
J'accélérai, agacée, blessée par le rire de Jean-Philippe Toussaint qui me poursuivait, pointant du doigt ce « je » et ce « il » dont je noircissais mon projet de contribution au *Borges Projet*, enfermée dans ce que Borges avait créé ou dans ce qu'il avait créé de



Borges. En quelques lignes de son énoncé, il m'avait piégée, il nous avait tous piégés, et l'évocation du « long processus de dépérissement solipsiste » dans lequel avait sombré Borges selon Toussaint, ou peut-être Toussaint relisant Borges et cherchant à le maîtriser voire à le suppléer, me sembla contre toute attente à ma portée, je n'aurais pas imaginé avant cet énoncé sombrer dans un terme aussi abscons que le solipsisme et maintenant il m'apparaissait évident que, oui c'était vrai, lorsque j'écrivais « il » ou « elle », c'était pour me glisser moi dans l'enveloppe corporelle d'un autre homme ou d'une autre femme, et c'était toujours moi qui pensais pour lui ou pour elle, je ne laissais pas l'autre penser, d'ailleurs un ami écrivain l'avait remarqué, relisant mon dernier manuscrit refusé par différents éditeurs, il m'avait écrit : *tes personnages, tu ne les aimes pas assez, il faut leur donner une chance*. Ainsi je mettais des mots sur mon échec : le soi solipsiste en littérature, un moi enfermé dans un « lui », le réel que je pensais croquer n'était qu'un rêve, il échappait à la maîtrise – à une forme de savoir-faire – que l'on pouvait au moins reconnaître à la fiction.

Au septième kilomètre, accablée, je m'interrogeais avec effroi sur les motivations profondes de Toussaint : ne cherchait-il pas à prendre possession de nous ? Étions-nous les enveloppes corporelles de son « moi » ? Depuis sa table d'écrivain à Bruxelles ou depuis sa chambre sur l'île d'Elbe – peut-être était-il dans l'une des pièces de cette villa insulaire de la *Vérité sur Marie* – peut-être nous manipulait-il au moyen de son propre roman, pénétrant nos esprits durablement – nous étions en décembre après tout et je ressassais le *Borges Projet* depuis avril – pour que lui puisse écrire « réellement » à la troisième personne ?

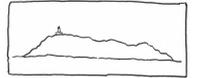
Lors du dernier kilomètre dont le décor disparaissait dans l'angoisse qui s'était emparée de moi, il m'apparut que mon projet de contribution était voué à l'échec, à moins de comprendre qu'il s'agissait d'une leçon de littérature et non d'une invitation. J'approchai de la maison de maître de l'airiel et, de désespoir, déprimée et vaincue, je renonçai à produire ce texte, je renonçai à répondre à Toussaint, à collaborer au destin qu'il avait voulu, ou non, pour cette nouvelle – peut-être était-il lui-même possédé, ou peut-être était-ce une sorte d'épreuve pour une intronisation vers *autre chose*. Mon corps gavé d'endorphines – peut-être pouvais-je désormais m'autoriser à penser que j'avais sécrété des endorphines – me supplia de ne pas m'arrêter. M'arrêter eut été



sombrer, à cet endroit précis où... L'avais-je finalement tué ? Avais-je finalement tué Toussaint comme maître à penser ? N'était-il pas plus commode de s'arranger de paires déjà morts qui ne liraient jamais rien de nous et dont nous pouvions convenir « *il* » aurait pensé, « *il* » aurait écrit, « *il* » aurait dit tandis que nous pensions, écrivions et disions seuls ?

Je poursuivis ma course, haletante, la sueur trempant le bas de mes reins, le creux entre mes omoplates – il n'y avait aucun nom pour cette partie du corps. Mes pieds frappaient le sol qui semblait s'ameublir. Je dépassais l'airial, je distinguais l'ampoule allumée dans la cuisine, bien qu'elle ne soit plus nécessaire, 10 kilomètres encore, dans lesquels je plaçais l'espoir d'une forme de réveil – mais combien de boucles de 10 kilomètres avais-je déjà accomplies au juste ? Plus je courrais, plus mon corps s'autonomisait et plus mon esprit devenait cotonneux, mes sens physiques prenaient le pas sur ma capacité à construire différents scénarios sur ce qu'il était plausible et souhaitable que j'écrive, ou que je n'écrive pas, sur ce qui était réel et ce qui ne l'était pas, et bientôt je fus absolument seule avec le rôle de ma respiration, au milieu de la lande – des parcelles plantées de rangées au cordeau de pins maritimes alternant avec des zones de coupes rases, et entre la route forestière au bitume défoncé et le sable terreux des forêts, de profonds et larges fossés gorgés de l'eau froide et transparente de décembre, dans laquelle ondoyaient de longues herbes aquatiques ou noyées.

Quelques gouttes lourdes droites se mirent à tomber, éparées, comme de fines cordelettes de nylon que le ciel tendrait de temps à autre, de façon aléatoire, avant de les rappeler aussi vite qu'il les aurait déroulées, des ponts entre les espaces et les temps que l'on aurait à peine la possibilité de saisir. La fatigue s'installant, la lassitude envahissant mon corps, j'étais à nouveau docile. Nous étions, auteurs, *l'ombre noire projetée par une lance sur le sable jaune*, dépendant de la lance, du soleil et du sable, et en cela capable de les décrire tous tels que nous les voyions, effacés derrière eux mais capables de les documenter tous tant ils nous étaient indispensables. Les ombres fusionnant pour former d'autres masses, étions-nous capables de coexister ? À moins de garder nos distances pour ne pas nous contaminer, étions-nous capables d'un « nous » ? Borges n'avait-il pas d'ailleurs effacé consciencieusement de ses œuvres toutes références à d'autres « moi » que le sien, construisant un univers autarcique étanche au temps et à



l'espace – *pour mieux toucher au réel, ou à la fiction ?* m'interrogeai-je, quand une sirène de police déchira l'atmosphère.